

Martine Le Corre, Intervention colloque Université de Caen, Novembre 2018

Misère et vulnérabilité

Quand quelqu'un a été brûlé ou gelé, son corps est marqué parfois à jamais.

Quand quelqu'un a subi les violences de la guerre, de la déportation, il en est souvent traumatisé à vie .

Quand quelqu'un a été en captivité, privé de toute dignité.

Quand quelqu'un subi la faim, le froid, les maladies chroniques, son corps s'abîme et parfois de manière irréversible.

Quand quelqu'un a subi une terrible épreuve, tout le monde trouve normal qu'il en garde des séquelles.

Il en est bien évidemment de même lorsque des personnes vivent l'insupportable de la misère.

Qui peut le contester ? Qui supporterait sans aucune séquelle un tel malheur, une telle souffrance, une telle humiliation, un tel déni des droits humains ?

Mais la question de la vulnérabilité des personnes confrontées à la misère est plus insidieuse.

Que cache cette question ?

Généralement, on parle de la grande pauvreté, de la fragilité et de la vulnérabilité comme une situation de fait vécue par les personnes très pauvres. La société a toujours un mal fou à reconnaître que la misère est une violation des droits humains, une atteinte à l'égalité et que ceux qui la vivent en sont des victimes. Toujours, revient la question de leur responsabilité. « S'ils vivent ainsi c'est parce qu'ils le veulent bien, qu'ils ne font pas d'efforts, qu'ils ne font pas ce qu'il faut, c'est parce que ce sont des gens trop vulnérables. »

La question de la vulnérabilité des personnes permet de se défaire de réflexions qui peuvent remettre en cause des choix personnels, professionnels, des priorités, des politiques. Et, très souvent, l'affirmation de la vulnérabilité des personnes vivant la misère permet de se dédouaner, de masquer une certaine lâcheté, et ainsi d'accuser les plus pauvres soit d'être responsables soit d'être comme « prédestinés » à cette fatalité que serait la misère .

Tous les ans, invariablement depuis des décennies, des milliers de jeunes sortent de l'école sans rien savoir et, invariablement ,on répète que ces enfants sont vulnérables et que cette vulnérabilité est pour beaucoup dans leur échec. Pourtant Marie-Thérèse dira au président de la République E. Macron : « ce ne sont pas nos enfants qui échouent à l'école, c'est l'école qui échoue avec nos enfants. » et elle a raison.

Oui, les personnes vivant la misère deviennent de plus en plus vulnérables au fur et à mesure qu'elles portent en elles les stigmates de la violence de cette souffrance qui est de vivre dans la misère. Il faut le reconnaître pour agir à leurs côtés sans naïveté, pour bâtir des programmes politiques qui ne les abandonnent pas. Mais nous n'avons pas le droit de les isoler, de les enfermer dans cette représentation de vulnérabilité, sans y adosser le mot résistance, car oui, la misère rend vulnérable les personnes qui la vivent, c'est visible, mais la misère empêche aussi de voir la résistance dont les gens font preuve pour envers et contre tout exister, vivre encore et encore. Cela, presque personne ne le voit, presque personne n'en parle.

Lorsqu'on est en vérité, ensemble, face aux terribles conséquences de la misère, on découvre alors le courage incessant de celles et ceux qui la vivent, ils peuvent nous faire partager sans crainte leurs aspirations, leur espérance que leurs enfants ne passeront pas par là où eux-mêmes sont passés. Lorsqu'ils sont en confiance, ils peuvent aussi nous dire des actes qu'ils posent et qu'ils cachent par peur des conséquences. Je pense à Jérôme qui héberge des gens dans son HLM sans le dire parce que c'est interdit, mais il a connu l'errance et ne supporte pas que d'autres la vivent. Je pense à Ludvine qui proposait à sa maman de la rejoindre dans un square pour voir sa petite fille alors que les services sociaux le lui interdisaient.

Je vous propose d'essayer de regarder la vie, la société depuis notre monde, celui de la misère, depuis notre expérience des relations avec ce que nous considérons comme l'autre monde, un monde qui voit de nous uniquement notre vulnérabilité et du coup qui nous enferme dans une certaine impuissance, un monde qui nous a enfermés jusqu'à ce que nous soyons libérés par la liberté de parole que nous a offert le Mouvement ATD Quart Monde.

Quand nous regardons notre histoire, nos expériences personnelles, nous découvrons que nos familles à un moment ou un autre ont été fragilisées. Fragilisées par les changements économiques et par la compétitivité au travail jusqu'à perdre la possibilité de travailler, fragilisées par les expulsions de nos lieux de vie jusqu'à l'errance dans la rue, fragilisées par les dispositifs sensés nous aider et qui nous excluent encore plus parce qu'ils ne nous permettent pas de réussir, fragilisées par l'assistance qui nous empêche d'être acteurs de nos vies et qu'on nous reproche...

Généralement, nous ne vivons pas seulement une de ces situations que je viens de nommer mais toutes ces situations les unes après les autres ou en même temps, nous cumulons ! Mais derrière ces situations trop visibles aux yeux de nos interlocuteurs, ceux-ci ne voient pas nos résistances, nos initiatives, nos projets parce qu'ils leur paraissent insignifiants ou même insensés au vu de notre situation. De fragilisés, nous devenons alors vulnérables, et rien que vulnérables, au yeux de tous, et nous nous taisons, rongés par la culpabilité et l'inutilité.

Ma génération des années 60-70 née en milieu de pauvreté a grandi de bidonvilles en cités dortoirs et c'est à l'école que nous nous rendions compte que nous n'étions pas tous les mêmes et que l'on pouvait n'être considéré qu'à partir de sa position sociale. La mienne portait l'étiquette « pauvre », je dirais même « mauvais pauvre ». C'était une situation de fait implacable.

Une chose était devenue certaine : "nous n'étions pas comme les autres". Nous les familles du quartier, nous n'étions pas traitées, considérées comme les autres. Être traité et considéré comme les autres aurait voulu dire être écouté et respecté comme personne et ne pas être jugé d'avance sur notre situation sociale trop visible. J'avais une totale conscience de cela mais je me sentais impuissante. Certains parmi nous ont essayé de mille et une façon de casser tous ces préjugés, souvent de manière maladroite, parfois inappropriée.

C'est par les mots que nous nous en rendions compte : il y a des mots qui t'honorent, te grandissent, t'élèvent et d'autres qui te réduisent, t'anéantissent, te détruisent et c'est avec ces derniers que je me suis forgée comme tous ceux de mon entourage. Nous avons vécu **la relégation, l'humiliation, les séparations, les expulsions, la mise à l'écart, l'isolement, le jugement, le rejet, la honte, la peur, le mépris... Tous ces mots, chacun de ces mots ont eu des effets sur nos vies, sur ma vie, sur mon histoire et notre histoire commune.**

Tous ceux à qui j'en voulais de m'avoir ainsi maltraitée avec des mots qui me cassaient ont fini par avoir raison de moi. Je me suis pliée aux jugements des autres, j'ai fini par interioriser ces mots, par croire que ma vie ne valait pas grand chose, que je ne valais pas grand-chose, que j'étais une idiote, trop vulnérable, trop fragile, une « pas comme les autres », une « asociale », une inutile, un « cas soce », une incapable, une ratée, une pauvre et rien qu'une pauvre !

Je me suis résignée me disant que j'étais née du mauvais côté de la barrière, je n'avais pas les codes de l'autre monde. **Je n'avais pas les mots pour dire l'injustice, les mots pour dénoncer, les mots pour me défendre..**

Au plus profond de moi, malgré tout, j'ai pu préserver une révolte encore sourde ... Je la sentais présente au creux de moi. J'avais 18 ans, j'ai alors rencontré le Mouvement ATD Quart Monde, Ce Mouvement fondé par le Père Joseph Wresinski au cœur du bidonville de Noisy le Grand en 1957. Par expérience, parce que lui même avait vécu la grande pauvreté il savait ce que les familles vivaient. Alors avec les plus pauvres d'entre

elles, en partant toujours de celles qui étaient le plus maltraitées par la vie, il a fondé le Mouvement et il a commencé à se faire connaître, à se faire entendre.

Suite à un de ses appels , des jeunes venus de partout se sont engagés à ses côtés et ont fait le choix de partager la vie, le quotidien des familles les plus pauvres et de s'indigner avec elles. C'est ainsi que sont né le Volontariat et l'Alliance du Mouvement. D'abord dans de nombreuses villes en France et puis plus tard le Mouvement ATD Quart Monde est devenu mondial...J'ai vécu cette rencontre avec le Mouvement comme une véritable chance

Enfin , la révolte qui se terrait en silence au creux de moi allait pouvoir s'exprimer, on me proposait un défi de taille, un combat, une lutte... avec d'autres ! Ce n'était pas quelque chose de personnel, non ! Père Joseph me proposait un combat pour mon milieu, un combat pour me libérer avec ce Mouvement , un combat ambitieux, exigeant, avec comme boussole le plus pauvre d'entre nous. Il me proposait de sortir de cette prison dans laquelle je me trouvais enfermée.C'est alors que j'ai **osé, parlé, écouté, dénoncé, revendiqué, exprimé, contrôlé mes propos ,réfléchi, appris à croire que je n'étais pas une nulle, et que mon milieu était porteur de valeurs. Voilà de nouveaux mots qui prenaient sens en moi, dans ma vie et que ces mots pouvaient aussi se transformer en actions .**

Je me suis découverte intelligente, entreprenante, battante et j'ai découvert cette notion de milieu, de mon milieu et combien il était important de ne pas profiter seule de ces découvertes, j'avais compris que la misère n'était pas fatale, j'ai appris avec ce Mouvement à découvrir notre intelligence commune, notre solidarité, notre sagesse et à mettre des mots sur tout cela .

J'ai compris, nous avons compris combien nous les pauvres étions considérés comme des sous-hommes, que nous n'étions vu qu'au travers de nos manques : manque de logements, de travail, d'hygiène, de ressources, de discernement, avec en plus des « trop » : trop de défauts, de vices, de tares, d'addictions, trop violents , trop démissionnaires, trop de carences, trop de vulnérabilités faisant de nous uniquement des êtres fragiles, réduits à l'impossibilité, l'incapacité même de pouvoir penser et être porteur de savoirs.

Nous avons compris avec le Mouvement ATD Quart Monde que nous étions des hommes et des femmes debout, que nous avons du courage, une expérience, une endurance, une résistance, une intelligence, un savoir, du bon sens, une espérance. Tous ces mots que jusque-là on ne s'autorisait pas à s'approprier.

Le Mouvement nous a ouvert des possibles, moi, il m'a permis de cheminer au travers de différentes actions. J'ai trouvé ma voie, j'ai épousé ce chemin de militante, j'en ai fait le combat de ma vie. Aujourd'hui, ce sont les plus pauvres avec qui je suis engagée au quotidien, dans ma région mais aussi ceux avec qui je suis engagée à travers le monde qui me donnent la force, l'énergie,le sens, le soutien, la tendresse, le pouvoir de vivre ce que j'ai mis si longtemps à gagner : la liberté, ma liberté, notre liberté.

J'ai pu comme ça aller plus loin avec les miens c'est pourquoi je voulais aussi vous parler de Nadine. Nadine a vécu à la rue plus de 20 ans, elle nous dit : *« en 20 ans, quand je faisais la manche, on m'a donné tantôt une pièce, tantôt de quoi manger, boire, me laver. A aucun moment, jamais, on ne m'a demandé de quoi j'avais réellement besoin. Tous ont pensé pour moi ce qu'il m'était nécessaire... Que voyait-on de moi, que pensait-on de moi ? Moi ce dont je rêvais c'était d'un livre, mais sans doute ils ne pouvaient imaginer cela pour moi ! »*

Récemment, dans un jugement en assistance éducative concernant un placement d'enfants, un des arguments du juge était de reprocher aux parents qu'ils n'allaient plus aux banques alimentaires et que cela renforçait les fragilités de la familles alors que, pour eux, ne pas aller aux banques alimentaires, c'était un acte de résistance, c'était refuser une certaine dépendance. Qui voit quoi et d'où voit-on les choses? Pour moi ce jugement démontre l'ignorance qu'on a de notre milieu sur sa capacité à se soutenir en famille, entre voisins, entres amis.

Dans ce même jugement, il n'a pas été dit que cette famille avait eu l'électricité coupée pendant 8 mois, et que c'était grâce aux voisins qui lui avaient permis de se brancher chez eux, que cette famille a pu tenir le coup. Cette résistance-là est interdite. Alors qu'elle est organisée par le milieu pour que la famille ne soit pas montrée du doigt, que les enfants puissent aller à l'école avec des vêtements propres et ayant fait leur devoir parce qu'il y a de la lumière. Vivre plus normalement, c'est cela que permet la résistance organisée entre nous dans nos lieux de vie.

J'ai aussi en tête l'histoire d'une maman dont le fils de 15 ans était placé. Il a été renversé par un camion et il est mort suite à cet accident. La maman était sous tutelle. Quand l'assurance a réglé le capital décès de son fils, elle a dû se battre d'une manière incroyable pour obtenir le droit de choisir la pierre tombale de son choix pour son fils. La tutrice considérait que cela coûtait beaucoup trop cher et qu'il était préférable de mettre le plus d'argent possible sur un compte pour épargner, pour préparer l'avenir: « *Vous n'avez pas besoin de mettre tout cet argent là-dedans,* » Et la maman résistait : « *Cet argent, ce n'est pas le mien, c'est à mon fils qu'il doit revenir.* » .

Protégez les familles parce que on les considère trop fragiles, trop vulnérables est dangereux, profondément injuste quand on ne veut voir uniquement cela d'elle. Parce que, même quand il s'agit de notre droit, à cause de cette relation de protection qui se transforme en relation de pouvoir exercée sur nous, on reste obligés de se battre pour que le droit le plus simple soit respecté. Ça devient de la folie à un moment donné. Et personne ne se rend compte que c'est au quotidien, en permanence, que les plus plus pauvres doivent sans cesse résister, avec toute leur intelligence, pour exister aux yeux des autres et chercher à démontrer sans être compris d'ailleurs qu'elles refusent d'être réduites à ce que l'on veut qu'elle soit c'est à dire obéissante, soumise du fait de leur fragilité de leur vulnérabilité.

Des exemples, il y en aurait tellement.... En permanence on est considérés comme des sous-hommes, des citoyens au rabais et moi, j'aurais envie de dire que face à tout ça, face à cette maltraitance qui nous est faite, il faut sacrément être des résistants pour tenir et croire, croire et résister pour ne pas développer la haine de l'autre et continuer. Il faut une sacrée dose de résistance à la vie pour croire en tout ça, envers et contre tout. Résister en croyant que les choses peuvent changer et garder confiance. On ne peut continuer ainsi à nier cette résistance et ne vouloir voir que de nous notre vulnérabilité.

La "vulnérabilité" c'est peut-être quelque chose de positif dans la relation entre les hommes. Être vulnérable aux réflexions, aux idées, aux opinions, aux actes des autres, c'est accepter de se laisser "entamer" par les autres, de se laisser "atteindre" par les autres au lieu de rester dans ses certitudes. Si on n'accepte pas d'être soit même vulnérable vis-à-vis des pauvres, on refuse qu'ils nous bousculent, on nie leur expérience et leur résistance et on ne peut pas en tirer, ensemble, des leçons, une compréhension pour "s'unir" et venir à bout de la misère.

Merci.